

« Les rois et les grands ne disent pas ce qu'ils pensent de moi ; mais ils me traiteront toujours généreusement.

« La vraie noblesse qui aime la gloire et qui sait que je m'y connais, m'honore et se tait.

« Les magistrats me haïssent à cause du tort qu'ils m'ont fait.

« Les évêques, fiers de leur naissance et de leur état, m'estiment sans me craindre, et s'honorent en me marquant des égards.

« Les prêtres, vendus aux philosophes, aboient après moi pour me faire leur cour.

« Les chefs du peuple, élevés sur mes épaules, voudraient me cacher si bien qu'on ne vit qu'eux.

« Les beaux esprits se vengent en m'insultant de ma supériorité qu'ils sentent.

« Les auteurs me blâment et me pillent, les fripons me maudissent, la canaille me hue.

« Les gens de bien, s'il en existe encore, gémissent tout bas de mon sort, et moi je le bénis, s'il peut un jour instruire les mortels. »

Ces singulières inscriptions que Rousseau avait tracées dans sa chambre, furent inexactement copiées par quelques visiteurs indiscrets ou mal intentionnés. Bientôt dénaturées, tronquées dans leur composition et dans leur sens, elles coururent l'Europe entière ; publiées, commentées par les journaux, par les feuilles des Encyclopédistes, elles servirent leur vengeance, excitèrent des haines implacables, donnant lieu à des interprétations erronées, à des personnalités injurieuses.

Plusieurs de mes compatriotes, admirateurs de J.-Jacques, avec lequel ils avaient vécu, s'étaient posés en quelque sorte, comme les conservateurs de tous les souvenirs qui pouvaient rappeler le séjour de Rousseau dans nos contrées, aussi plus d'une fois il m'a été donné d'entendre de leur bouche quel-